

## Philosophie et mobilité

En Suisse, nous bénéficions de progrès conséquents en matière de protection de la nature. Pourtant, l'écologisation de notre mobilité s'achoppe à des obstacles tenaces. Le discours écologiste peine à s'imposer dans ce domaine. Ces difficultés sont peut-être dues au fait que la mobilité n'est pas une activité humaine comme les autres. Je voudrais mettre ici à jour quelques notions philosophiques qui sous-tendent notre attitude contemporaine face au mouvement.

Le puissant désir de mobilité qui nous habite nous renvoie de fait à un fantasme collectif millénaire, propre à la civilisation occidentale, celui de la radiation de la matière et de sa structure inhérente, l'espace-temps. Depuis l'Antiquité de Platon, l'homme aspire au dépassement de la matérialité, perçue comme une condamnation, un obstacle ou un leurre. Si ce dernier s'effectuait autrefois par le biais de la valorisation de l'immutabilité, la modernité – épaulée par l'émergence des technologies de la vitesse – a changé la donne. Désormais, le dépassement de la condition incarnée et donc périssable de l'homme passe par le culte du mouvement.

Dans la mobilité et dans la vitesse, les limites de la matière et de l'être corporel semblent en effet se briser: il n'y a plus de durée ni de distance. La matière se dissout en pure énergie cinétique. L'espace-temps rétrécit et tout paraît enfin à notre portée: c'est là le deuxième fantasme attaché à la mobilité, fantasme de domination et de mainmise absolue sur le monde matériel. La notion de mobilité est en effet à mettre en rapport avec celle de mobilisation: l'énergie doit non seulement être libérée, mais aussi et surtout mise à notre disposition, maîtrisée dans ses flux. Nous désirons que le monde cesse de nous opposer sa résistance. Il est appelé à se mettre à notre service, sans délai ni intervalle. Cette utopie est du reste au fondement du libéralisme et de son corollaire, la mondialisation, qui consacrent la mobilité infinie et généralisée des marchandises, des personnes et des capitaux. Les valeurs financières ne peuvent être conçues comme des entités en repos: le mouvement est le principe même de leur existence.

Cette fuite en avant, derrière laquelle se cache l'éternelle révolte de l'homme contre sa propre finitude, comporte pourtant sa part d'ombre. L'émancipation de la structure espace-temps reste illusoire et débouche sur de nouvelles dépendances. La mobilité illimitée porte avec elle, au-delà de l'ivresse, l'asservissement à ses supports techniques, qui nous dictent leur rythme propre et rendent nécessaires des moyens de contrôle qui réduisent très largement notre autonomie. Elle débouche surtout sur une banalisation profonde de l'espace et du temps. L'exotisme et le lointain n'existent plus véritablement et l'omniprésence entraîne la disparition de l'autre. Il n'y a plus d'extériorité spatiale, le monde entier est endogène. Nous perdons le sentiment du lieu, voire de la réalité même de l'espace. Le milieu géographique et, en dernière instance, la nature sont disqualifiés. Egalement mortifère est la radiation de la durée. Sans temporalité, plus de mémoire. Sans lenteur, plus de pensée. La vitesse tue la réflexion. Dans l'immédiateté, il n'y a plus de conséquence à nos actes, plus d'espace pour la responsabilité. La civilisation de la mobilité et de la vitesse est aussi celle de l'oubli.

Les conséquences désastreuses de notre mobilité sur l'environnement apparaissent dès lors sous un nouvel angle. Elles sont les suites logiques d'une vision du monde qui rejette un espace naturel conçu comme obstacle, et dont l'aspiration à l'instantanéité abolit toute possibilité de préoccupation pour l'avenir. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre notre incroyable attachement aux instruments de la mobilité. La voiture n'est en effet pas seulement un moyen de transport. Elle est aussi le support quotidien de notre lutte désespérée contre l'insoutenable résistance de l'espace-temps, théâtre cruel de notre finitude.

Adèle Thorens, publié dans la revue Leonardo (ATE) en 2003